

C'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le maréchal Canrobert. Page d'Histoire Dans la Forêt. Miss Fanny. Une année de trecte mois. Lectures étrangères. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chifons. Les costumes de Cour en Angleterre.

TEMPERATURE.

Da 18 décembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade 7 n. du matin...56 13 Midi...56 13 3 P.M...54 12 6 P.M...50 10

Zélaya toujours en vue.

Depuis plus d'un mois que l'exécution sommaire des deux Américains a en lieu sur l'ordre de Zélaya, le tyranneau qui est la tête du gouvernement, est l'homme sur lequel s'est le plus concentrée l'attention publique; et il serait grand temps, semble-t-il, que l'individu descendit du pouvoir comme il se exprime l'intention, et que le silence se fit autour de lui.

Le dernier geste de Zélaya, s'il ne manque pas de sincérité, lui a été inspiré par son patriotisme (1) ou sa faiblesse de caractère. Zélaya, dit une dépêche de Washington, vient d'envoyer à M. Taft un message lui annonçant qu'il se propose de se démettre du pouvoir et de quitter son pays. Le message était à peine arrivé que le croiseur "Buffalo", ayant à son bord sept-centes soldats-marine, recevait l'ordre de se rendre à Corinto.

imaginant que ces partisans de Zélaya avaient une intention hostile à leur endroit, firent une démarche auprès de leur consul avec le résultat que l'on sait.

On semble croire que le gouvernement américain, en envoyant ses troupes au Nicaragua, veut empêcher, si c'est possible, la fuite de Zélaya. M. Taft et les fonctionnaires du Département d'Etat à l'égard du message de Zélaya, gardent le silence le plus profond.

La seule opinion de quelque importance exprimée hier au sujet de la situation, a été celle de M. Wilson, sous-secrétaire d'Etat. M. Wilson a dit que la démission de Zélaya comme président de la République du Nicaragua ne changerait en rien les plans du gouvernement de Washington.

Au Nicaragua, il y a des gens qui n'envient pas la situation sous son jour le plus sombre. Ainsi il y en a qui, sur le ton de la plaisanterie, affirment qu'il faut leur pardonner d'en vouloir à Zélaya. Pas d'objection à la croire sur parole; mais peut-être se trompent-ils lorsqu'ils disent que Zélaya parvenait à prendre la fuite au moyen d'un déguisement, les Américains n'en seraient pas défrisés. Ces plaisanteries ont peut-être le rire jaune; et quand le rire jaunit, la larme n'est pas loin.



MORT DE LA PRINCESSE VALDEMAR.

La princesse Valdemar de Danemark, qui est morte le 4 de ce mois, à Copenhague, brutalement, a été enlevée en quelques jours par une attaque d'influenza. Sa mort met en deuil ses deux patries, la France et le Danemark, qu'elle chérissait d'une même affection, qu'elle avait servies avec le même cœur, la même noblesse, le même dévouement, et où elle était également et si justement populaire.

Elle était née au duc de Chartres et petite-fille par sa mère du prince de Joinville, la princesse Marie-Amélie Françoise d'Orléans naquit à Ham, près de Richmond, le 13 janvier 1865; elle n'avait donc pas encore quarante-cinq ans, et sa beauté s'était conservée jusqu'ici avec un air de jeunesse. Elle avait épousé, à Paris, le 20 octobre 1885, le prince Valdemar, quatrième et dernier enfant du roi Christian de Danemark; et, dès son arrivée à Copenhague, elle avait séduit toute la famille royale et la cour par sa simplicité enjouée, sa grâce et son esprit. Elle resta toujours depuis la fée bienfaitrice qui mit de la joie et un doux rayonnement dans cette cour véritablement paternelle où l'éthérée n'était jamais sévère, où l'on ne demandait qu'à entourer de

soins et de prévenances cette princesse française si éloignée de son pays et des siens.

Le prince Valdemar était simple officier de marine. La princesse voulut qu'il continuât sa carrière et demanda à connaître ses camarades, officiers de marine, qu'elle recevait le soir, dans l'intimité, auprès de son mari, et qui l'adoraient, comme d'ailleurs tous ceux qui l'approchaient. Tout le monde en Danemark la respectait et la vénérait. Du premier au dernier, il n'y avait qu'une voix pour faire son éloge. Elle avait fait son domaine de la pauvreté et de la souffrance. Que d'œuvres philanthropiques, que de brillantes fêtes et ventes de charité dont elle était l'âme et le cœur, de son infatigable bonne volonté! Elle mettait au service des malheureux son talent de peintre.... Bien des traits allant droit au cœur de ceux à qui ils s'adressaient lui attirèrent les bénédictions d'humbles gens. C'était tantôt sa photographie signée, jointe à quelques pièces d'or qu'elle envoyait à une famille d'honnêtes ouvriers, tantôt un dîner de Noël servi à des enfants pauvres, la princesse décaupant elle-même le rôti, tantôt une visite qu'elle allait faire à de misérables pêcheurs qui la saluaient du nom de "notre Marie". Un jour ne sais quoi d'alerte et de première sautier le montrait en possession d'une qualité d'esprit très française. Par sa gaieté, sa vivacité, son beau courage elle tenait du grand aïeul Henri IV, qui n'était pas désavoué la devise de la princesse Valdemar: "Qui qu'en grogne, je m'en moque".

Un château de Bernsdorf, comme à son palais de Copenhague, elle s'occupait tendrement de l'éducation de ses cinq enfants dont les trois aînés ont déjà été officiers de marine; elle dirigeait leurs études, formait leur intelligence par une attention de tous les instants, et la moindre indisposition de l'un d'eux la transformait aussitôt en la plus active, la plus infatigable garde-malade.

Mais, en même temps, elle n'oublia jamais son autre famille, sa patrie de France et les services qu'elle a su rendre à son pays sont plus nombreux encore qu'on ne saurait le croire. Son rôle, notamment au moment des longues préliminaires auxquelles donna lieu la conclusion de l'alliance franco-russe, fut considérable. Elle s'ingénia à décider le tsar Alexandre III sur lequel, par son esprit, son charme et sa bonté, elle avait un puissant ascendant, à sceller un pacte qui devait mettre fin à l'isolement de la France. Tous ceux qui connurent vraiment le grand concours que donna, à la France, la princesse Marie, lui avaient voué une éternelle gratitude. Depuis, chaque fois que l'occasion s'en présentait, la France trouva en elle l'appui le plus dévoué et le plus utile. Sa maison était toujours ouverte aux Français, qui remportaient toujours de sa grande hospitalité le souvenir le plus ému.

Et aujourd'hui que disparaît dans la mort cette radiante intelligence, ce grand cœur et tant de grâce et de bonté, la France s'entend à Danemark d'une même élan, d'une même tristesse pour pleurer "Notre Marie".

Ramasseurs de... chichis. Tout le monde sait que les éléments portés, en ce moment, d'innombrables bouclettes postiches pour embellir leurs immenses chapeaux. Mais les épigales les retiennent mal, et ces dames en égarant beaucoup dans la rue et surtout près des rayons de chapeaux, dans les

grands magasins. Les ramasseurs de chichis font là d'abondantes récoltes et les revendent à bon compte à des coiffeurs qui les remettent en circulation.

THEATRES. TULANE.

C'est un nouveau succès qui attend cette semaine la direction du Tulane, car le public se rendra sans doute en foule à ce populaire théâtre pour applaudir la grande artiste américaine Mme Leslie Carter. Cette artiste vient de faire son premier rôle dans une comédie dramatique nouvelle intitulée "Vasta Herne", écrite spécialement pour elle par M. Penik, l'auteur bien connu de "The Prince Chisp", "The Love Route" et autres pièces à succès.

"Vasta Herne", au dire des critiques, est une des meilleures œuvres dramatiques du répertoire américain, et comme Mme Carter est secondée par une excellente troupe, c'est un véritable régal qui est offert cette semaine aux habitués du Tulane. Matinées à prix populaires mercredi et samedi.

CRESCENT.

Un personnage intéressant dans une pièce intéressante, avec des scènes d'une exquise beauté représentant la vie des indiens de l'Ouest à l'époque de la colonisation, tel est le spectacle qu'offre le Crescent à partir de ce soir. Le personnage est celui du chef indien Tabywana, et il est rendu par un artiste aussi consciencieux qu'habile.

La pièce "The Squaw Man" a obtenu un succès phénoménal partout où elle a été jouée, particulièrement à New York, où pendant près d'un an elle est restée à l'affiche du Théâtre Wallack.

La troupe qui paraîtra au Crescent est la même qui a joué "The Squaw Man" à New York et rien n'a été négligé tant soit rapport de la mise en scène que sous ce ui de l'interprétation pour en assurer le succès.

Cette pièce sera donnée toute la semaine avec les matinées ordinaires du mardi, jeudi et mercredi.

ORPHEUM.

Un programme d'un mérite exceptionnel dans lequel paraissent de nombreux artistes, comédiens, chanteurs, gymnastes, etc., est inauguré demain soir à l'Orpheum.

En tête est inscrite une petite comédie-musical "The Bathing Girls" qui vient d'obtenir un grand succès à New York. Le premier rôle de cette pièce est tenu par M. Joseph Hart, un comédien de talent.

Mlle Annie Laughlin, une artiste qui a créé les principaux rôles dans "The Wizard of Oz", "The Top of the World" et diverses autres comédies musicales, interprétera plusieurs chansons nouvelles.

Arthur Dunn et Marie Glazier, deux excellents comiques, joueront une petite saynète intitulée "The Messenger Boy".

Nonette, une jeune et jolie musicienne, exécutera des solos de violon.

Mlle Mabel Bardin et sa troupe interpréteront "Suey San" une petite comédie dramatique tirée du répertoire classique chinois.

Les autres numéros du programme comprennent Jimmy Lucas, chanteur comique; Mankin, un acrobate connu sous le nom de "grenouille humaine"; J. Knox Galvin et Jennie Platt, comédiens et des vues nouvelles du cinématographe.

Théâtre de l'Opéra.

Lakmé, l'opéra-comique en trois actes de Delibes, a obtenu hier soir à l'Opéra, son succès accoutumé; MM. Nubio, Cargue, Chailat, Delaxe, Lievaux, Driemans et Miles Rolland, Sterckmans, Aïard, Mea, Vincent et Frodrot y ont tous tenu leurs rôles brillamment.

Coppélia qui faisait partie du spectacle a paru piétre au parterre. Nous l'avons dit. Coppélia est un grand Ballet en deux actes et trois tableaux, nous pourrions dire plutôt une pantomime jouée et dansée par un très grand nombre de personnages, les plus importants desquels sont Swanilda, Mlle Fabris; Franck, Mlle Costolini; Coppélius, M. Rizzo; Le Bourgeois, M. Dumont.

La musique de Coppélia est légère, gaie; Delibes possédait la science de combiner les sons, de leur donner un rythme agréable à l'oreille; c'était aussi un mélodiste et un harmoniste; opéras-comiques, scènes lyriques, cantates, tous les genres lui étaient bons, il s'y est essayé et en tous a obtenu de très enviables succès.

C'est en Grèce que naquit la pantomime, mais elle atteignit sa perfection à Rome. L'histoire nous apprend qu'en France, à partir de la création de l'Opéra, il y eut un genre nouveau de spectacle qui reçut le nom de Pantomime. On appelait ainsi, au XVIIe et au XVIIIe siècle, un ballet mythologique qui se dansait et se jouait le visage couvert d'un masque. Les rôles étaient désignés par des costumes de convention appelés habits de caractère. Ainsi le Mensonge portait un habit garni de masques, jamba de bois et tenait une lanterne sourde à la main.

La pantomime d'hier soir a été fort bien jouée, et le public en a suivi l'act on avec un vif intérêt de même qu'il en a admiré le cadre, c'est-à-dire, la mise en scène, les décors et les costumes de tous ces personnages mêlés à l'action, s'y croisant, s'y entrecroisant.

En matinée aujourd'hui, Les Huguenots seront chantés par MM. Zucchi, Huberty, Henstro, Cargue et Mmes Demely, Cahuzac et Morejo.

Ce soir, Mlle Nitouché sera jouée et chantée par ces comédiens et chanteurs auxquels nous devons tant de soirées charmantes, MM. René Gany, Geoffroy, Delaxe, Chambry, Frodrot, Driemans, Perrin et Mmes Sterckmans, Mea, Aïard, Frodrot, Chatmans, Perron et Veiler. A l'un des actes de l'opérette, un grand ballet-divertissement sera dansé.

Prochainement Hansel et Gretel, Le Prophète et d'autres ouvrages que prépare la Direction.

BIBLIOGRAPHIE.

"Hygiène de la Femme et de la Jeune Fille, par le Dr Martine Fracillon-Lobry, ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

L'hygiène, qui apparaît comme indispensable à tous, s'impose, plus impérieusement encore, à la femme. La constitution plus délicate de ses organes, son rôle de mère, l'action bienfaisante qu'elle doit exercer dans la maison lui prescrivent une connaissance exacte des conditions favorables ou nuisibles à la santé. C'est pourquoi, tout en donnant dans ce livre les notions indispensables d'hygiène générale, l'auteur a surtout insisté sur l'hygiène propre à la femme et à la jeune fille: hygiène du corps (soins de propreté, entretien de la peau et du cuir chevelu), hygiène des "fonctions organiques" (digestion, élimination, respiration, circulation, système nerveux), hygiène de la vie extérieure (habitation, alimentation, vêtements, exercices, occupations nouvelles), hygiène de la vie morale et sociale.

Cinq à dix centigrammes, moussieur le juge; mais un à trois centigrammes produisent de grands désordres. — Selon vous, docteur, à quel faut-il attribuer ce fait que Mlle d'Arribeau soit sortie indemne d'un premier empoisonnement? — Juste que le coupable a dû, par ignorance ou par crainte, employer une dose insignifiante. Celle-ci, absorbée dans du lait, a formé avec l'albumine une masse congéllée, insoluble et réfractaire à l'introduction du poison dans le système circulatoire.... Ensuite, voyant qu'aucun soupçon ne pesait sur lui, l'arsenic s'est enhardi. Il a répété son expérience, en forçant la dose, probablement. Or, l'action de l'arsenic est d'autant plus intense qu'il est plus divisé.

Toutefois, vous n'êtes pas certain que l'empoisonnement soit imputable à l'arsenic? — J'en suis certain, au contraire, mais, en pareille matière, ce ne suffit pas. Il faut faire la preuve. — Quand procédez-vous à l'opération? — Demain matin, monsieur le juge. De cette façon, on pourra célébrer sans retard les funérailles, ce qui évitera de susciter les soupçons. Au surplus, j'y procéderais lui-même. Seul les deux vieux domestiques seront dans le secret. Ce sont des gens sûrs. — Parfaitement, approuva M. Legrand.

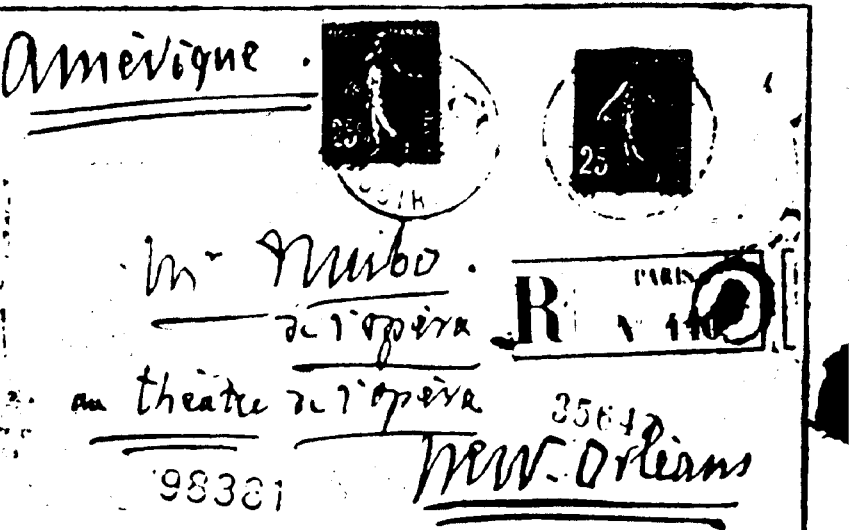
Une lettre de Massenet.

Nous publions ci-dessous la photographie d'une lettre que vient de recevoir M. Nubio, le premier ténor léger de la troupe de M. Layolle, lettre qu'il conservera précieusement, assurément, parce qu'elle lui vient d'un des plus hautes personnalités artistiques de notre époque, le compositeur dont s'honore le plus peut-être l'Ecole française, Jules Massenet.

M. Nubio est né à Paris, de son père, en pleine Canebrière; et son éducation musicale se poursuivit dans les conditions les plus favorables, sous les excellents conseils du célèbre Boudouresque. Après s'être fait entendre sur

nombre de scènes en France, Gaillard, le directeur de l'Opéra de Paris, l'engagea, et pendant quatre années il se fit applaudir par le grand public parisien; c'est alors qu'il créa Catalane. M. Nubio a fait une saison au théâtre Métropolitain de New York, et traversa l'océan sur un paquebot.

Le bruit des retentissantes succès du ténor léger à la Nouvelle-Orléans a dû arriver à Massenet, et pour qu'il lui écrivit le mot flatteur qu'on va lire, et, coïncidence heureuse, ce mot est reçu au lendemain de la représentation d'une œuvre de son maître, Le Jongleur de Notre Dame.



Très cher ami, Je vous prie de venir à Paris, et de venir avec votre femme. Je vous envoie mes respects à votre mère. Votre dévoué, Jules Massenet.

Ce petit livre, d'ailleurs, ne prétend pas se substituer aux ordonnances du médecin, qui dans bien des cas, devra intervenir. Bien loin d'avoir voulu tout prévoir et tout régler, l'auteur a tenté seulement d'établir quelques principes essentiels, en réservant la question des organes et des tempéraments individuels, sur laquelle un spécialiste seul peut efficacement se prononcer.

Ce volume fait partie de la "Collection d'hygiène pratique et familiale" dans laquelle ont déjà paru: "Hygiène des Dyspeptiques" par le Dr Gauthier; "du Carquoque" par le Dr Friesinger; "préface du Prof. Huchard"; "Hygiène de la peau et du cuir chevelu" par le Dr Bodin; "Hygiène par les cures thermales" par le Dr Mauban; "préface du Dr Gilbert"; "Hygiène du logement" par le Dr Juliat; "préface du Dr Roux". (Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.)

L'expédition Roosevelt part pour l'Ouganda.

Nairobi, Afrique Orientale, 18 décembre.— L'expédition cynégé-

se foudit dans l'atmosphère mornée de la ville, sur qui le soir tombait, lourd, comme un châte de deuil sur des épaules frissonnantes. Et, d'un doigt tremblant, d'un doigt au bout duquel se replia le tricot du gant trop long, le médecin essaya une larme furtive.

XIII

Devant le désespoir très réel de Mlle Frits, la réprobation de Château le-Loup désarma. On l'oubliait un peu. A peine remarquait-on qu'elle restait la dernière dans l'étroit cimetière, couché paisiblement à l'ombre du donjon, sur la pente molle du coteau et d'où l'on jouissait d'une vue délicieuse, embrassant le davier des champs et culture, la prairie verte, les quenouilles rousses des peupliers et jusqu'à la petite maison blanche, dans les arbres, où s'était fixé uaguère le rêve de Marthe.

Aux heures de mélancolie, Mlle Frits se complaisait à songer qu'elle dormirait là, parmi l'herbe, les fleurs, les voix d'oiseaux qui peuplaient ce jardin mystique. Elle y songeait encore, penchée vers la tombe ouverte de Marthe, et pleurait beaucoup sur soi-même, quand survinrent les fossoyeurs précédés de replacer les dalles du caveau.

La route à dimanche prochain.

Marthe d'Arribeau est morte assassinée.

M. d'Argencourt ne put venir au sanglot. Le substitut et le juge le regardèrent ébahis; puis leurs yeux se portèrent sur M. Pigeon, comme pour le prendre à témoin. Celui-ci approuva d'un signe de tête.

Le procureur se remit à marcher par la pièce, sans doute afin de maîtriser ses nerfs. — Je comprends votre surprise, messieurs.... Vous vous dites, comme moi, que Mlle d'Arribeau n'avait pas d'ennemi, que personne n'avait intérêt à la faire disparaître.... Sans doute; mais il existe des gens qui prennent plaisir à faire le mal pour le mal.... Que sais-je.... Enfin, messieurs, c'est à vous qu'il appartient d'ouvrir une enquête. Vous apprécierez que je ne puisse être à la fois juge et partie. Je n'interviendrais donc point.... Tout ce que je vous demande, c'est de mener cette enquête avec le plus absolu secret, du moins aussi longtemps qu'il vous sera possible.

Les deux magistrats protestèrent d'un geste. Ils étaient à peine revenus de leur étonnement. En vérité, ils auraient eu des doutes sur la santé morale de M. d'Argencourt, et jugé que le chagrin troublait sa raison, si la présence du médecin, sa muette approbation ne les eût dérompés. C'est à celui-ci que s'adressa

M. Legrand pour demander: — Selon vous, docteur, quel poison a été employé?

— L'arsenic, monsieur, si j'en juge par les symptômes observés. Pour moi, il est hors de doute que Mlle d'Arribeau ait été empoisonnée.... Quant à la nature du poison, seule l'autopsie nous permettra de la déterminer avec certitude....

Au mot d'autopsie, M. d'Argencourt frémit. Il n'avait pas prévu cette horrible formalité. Il l'envisageait comme une sorte d'outrage imposé à sa fiancée, et dont il serait un peu le complice. M. Pigeon devint son anglois et se hâta de dire: — Bassez-vous, monsieur, je ferai comme vous l'agissez de ma propre fille.

M. d'Argencourt se souvint que le docteur avait perdu, jadis, une fille de vingt ans et ne s'en consolait point. Il se prit les mains, pendant que le procureur murmurait: — Merci! Ensuite, pour laisser ces messieurs causer librement, M. d'Argencourt se retira, monta chez Marthe; il lui restait si peu de temps à la voir, avant qu'on l'emportât, privée d'air, dans le noir de l'étroit cercueil, elle qui avait tant aimé la lumière!... Après son départ, le juge et le substitut devinrent uniquement des magistrats passionnés pour leur devoir professionnel.

Le jeune substitut songeait involontairement que c'était enfin le beau crime tant souhaité, capable de secouer la monotone plate des heures, et de lui procurer du même coup un avancement profitable. M. Legrand, lui, n'avait plus guère souci de sa carrière. Sans doute, il avait connu naguère, à l'exemple de son fougueux collègue, un enthousiasme bouillant, nourri de sérieuses illusions. Il en était revenu. Aussi fat-ce d'un ton fort calme qu'il objecta au docteur Pigeon: — Et admettant, docteur, que qu'on n'est pas prouvé, — que vous constatiez, à l'autopsie, la présence d'une faible quantité d'arsenic, en faudrait-il nécessairement conclure que Mlle d'Arribeau est morte victime d'un empoisonnement?.... En d'autres termes, l'arsenic n'existait-il pas dans le corps de l'homme, à l'état normal?

Le médecin, un peu sourd, avait placé sa main, au-dessus de son nez, à l'extrémité d'un long nez, en cornet derrière son oreille. Il croisa deux jambes de pantalon qui paraissaient vides et playa vers son interlocuteur une redingote dans laquelle il semblait qu'il n'y eût rien, tant il était maigre et fluet. Ainsi racroquevillu au bord d'un siège, il plissait son front rongé par l'eczéma. — Monsieur, dit-il.... Ordis, il y a vingt ans, avait eu recours à la présence de l'arsenic dans les os. Un rapport de 1854 à

l'Académie des sciences a démontré que c'était une erreur. On peut assurer que la découverte d'arsenic dans le corps dénote fatalement un empoisonnement, si la victime n'a pas pris d'arsenic sous forme de médicament.... Et jamais je n'ai rien prescrit de ce genre à Mlle d'Arribeau.

Comme le substitut remarquait qu'il n'était guère facile de se procurer de l'arsenic, ce poison figurait parmi ceux désignés dans l'ordonnance de 1846 et que le pharmacien ne peut délivrer sans un avis formel du médecin.... — Et les épiciers! monsieur le substitut, riposta le docteur Pigeon.... Et les droguistes! ne vendent-ils pas de l'acide arsénieux, de l'oxyde blanc d'arsenic, sous le nom de "mort-aux-rats"?.... Cet arsenic ressemble à un sucre en poudre; il peut être mêlé aux aliments sans y produire de changement notable, sinon qu'il leur donne une saveur plus prononcée de pomme séchée.... Or, précisément, Mlle d'Arribeau s'est plainte; je l'ai vu depuis de trouver à son lait ce goût de pomme. A surplus, lors de son premier malaise, son chien est mort, après avoir bu du lait qui restait au fond de la tasse de sa malade.... Ce sont là, vous en conviendrez, messieurs, de sérieux indices.

— Faut-il, demanda encore M. Legrand, une forte dose d'arsenic pour donner la mort? — Cinq à dix centigrammes, moussieur le juge; mais un à trois centigrammes produisent de grands désordres. — Selon vous, docteur, à quel faut-il attribuer ce fait que Mlle d'Arribeau soit sortie indemne d'un premier empoisonnement? — Juste que le coupable a dû, par ignorance ou par crainte, employer une dose insignifiante. Celle-ci, absorbée dans du lait, a formé avec l'albumine une masse congéllée, insoluble et réfractaire à l'introduction du poison dans le système circulatoire.... Ensuite, voyant qu'aucun soupçon ne pesait sur lui, l'arsenic s'est enhardi. Il a répété son expérience, en forçant la dose, probablement. Or, l'action de l'arsenic est d'autant plus intense qu'il est plus divisé.

— Toutefois, vous n'êtes pas certain que l'empoisonnement soit imputable à l'arsenic? — J'en suis certain, au contraire, mais, en pareille matière, ce ne suffit pas. Il faut faire la preuve. — Quand procédez-vous à l'opération? — Demain matin, monsieur le juge. De cette façon, on pourra célébrer sans retard les funérailles, ce qui évitera de susciter les soupçons. Au surplus, j'y procéderais lui-même. Seul les deux vieux domestiques seront dans le secret. Ce sont des gens sûrs. — Parfaitement, approuva M. Legrand.

Ces messieurs, là-dessus, sortirent ensemble. Ils se séparèrent devant le Palais de Justice et M. Legrand pria M. Pigeon de passer à son cabinet, dès que son rapport serait prêt.

Le docteur Pigeon habitait sur les confins de la ville haute, entre la bourgeoisie et le peuple, une vieille maison basse, grise et sans faste. En suivant les ruelles tortueuses qui le ramenaient chez lui, il songeait aux indices qu'il lui faudrait trouver, le lendemain, pour confirmer son opinion: la membrane de l'estomac rouge et semée de plaques arrondies, violacées, formées par une infiltration sanguine soignée; de petite pointe blancs d'acide arsénieux; les poumons gorgés de sang fluide, couleur lie de vin, et parsemés de larges ancylostomes; du sang de même dans les ventricules du cœur. Une lésion, il le savait, étaient les mêmes, de quelque façon que le poison eût été introduit.

De tout cela, le docteur Pigeon se souvenait comme d'une leçon apprise jadis et revue récemment, dans le tome de médecine légale, depuis que l'état de Marthe lui avait donné des soupçons. Il s'en souvenait sans énergie. La science, sa consolation, ne le passionnait plus, à cette minute où la pensée de Marthe l'obsédait jointe à celle de sa fille morte. Son chagrin